

Faire face à la violence familiale en milieu multiculturel

Questionnements et pratiques au sein au sein du refuge du CVFE

Aïcha Aït Hmad, intervenante au refuge du CVFE
(Octobre 2006)

Dans le texte qu'on va lire, qui est à la fois un témoignage personnel et l'exposé d'une démarche, Aïcha Aït Hmad, éducatrice systémicienne et intervenante au refuge du CVFE, explique l'évolution personnelle et l'itinéraire intellectuel qui l'ont amenée à mettre au point, en collaboration avec Marisa Giancane, directrice du refuge, un dispositif d'entretien à deux voix, s'appuyant sur une expérience commune du statut de femme immigrée, pour entrer en contact avec les « femmes venues d'ailleurs », de plus en plus nombreuses, qui arrivent au refuge après avoir connu la double souffrance du déracinement et de la violence conjugale¹.

Partout dans le monde, les violences conjugales ont de lourdes conséquences sur le devenir des femmes et des enfants.

La compréhension que nous avons de ce phénomène part du discours, du vécu et de la recherche de femmes occidentales.

Or, chaque culture, chaque société a ses propres normes, sa propre interprétation du normal, du douloureux, de l'insupportable...

L'échange au départ de la culture de chacune ne vise pas le repli identitaire, ni le relativisme culturel mais l'accès à une identité multidimensionnelle.

A travers ce détour par la culture, ma volonté n'est pas de centrer le regard sur les particularités culturelles et de faire une distinction entre les femmes venues d'ailleurs et les européennes mais au contraire de revenir au capital culturel commun de l'humanité.

Un itinéraire personnel

Il y a près de 10 ans, j'étais étudiante et je cherchais un lieu de stage. En allant déposer ma candidature au planning familial de la rue Sœurs de Hasque, à Liège, je me suis retrouvée face à un panneau où était écrit « Refuge pour femmes battues et leurs enfants, 2^e étage ».

À l'époque ma meilleure amie venait de se marier et le jour de sa nuit de noce, son mari lui cassait le nez.

Cet écriteau m'a bouleversée, je ne pouvais croire en l'existence d'un tel lieu à Liège en Belgique !

J'étais fascinée, confuse et soulagée : une réalité que je connaissais secrètement était énoncée publiquement.

¹ Ce texte a fait l'objet d'une communication présentée au colloque "Violences faites aux femmes: réponses sociales plurielles" organisé par le consortium Resovi du centre de recherche CRI-VIFF (22-24/10/2006 à Montréal).

Collectif contre les violences conjugales et l'exclusion (CVFE)

Je suis montée au deuxième étage, parce que je voulais savoir qui était ces femmes battues. Je pensais trouver toutes les réponses à mes questions d'enfant, à mes questions de jeune femme confrontée à la violence « ordinaire », aux dominations.

Je voulais comprendre l'oppression, l'impuissance, la dépendance, les loyautés, l'attachement et le défaitisme.

Je suis donc entrée au refuge en tant que stagiaire.

Et je n'ai pas été déçue, je trouvais les intervenantes et leurs engagements admirables.

J'ai ainsi été formée à l'intervention féministe, c'était pour moi une merveilleuse découverte.

Après une année de stage j'ai été engagée, d'abord pour travailler auprès des femmes puis auprès des enfants.

Au fil du temps, j'ai pris conscience de la complexité, de la nature instrumentale et de la puissance destructrice de la violence conjugale sur les femmes et leurs enfants.

Travailler avec des victimes de violences conjugales était très difficile mais aussi passionnant.

Mon malaise vis-à-vis des femmes issues de la communauté maghrébine

Je me suis rendu assez vite compte que les femmes issues de la communauté maghrébine me dérangeaient et que je les fuyais.

La définition de la femme que j'avais intégrée au cours de ma socialisation était loin des valeurs du féminisme prônées au Refuge.

Le discours sur le destin négatif des étrangères, des femmes marocaines, je l'avais reçu de manière active dans mon milieu familial et, de plus, il était confirmé par les discours dominants véhiculés dans la société, mais aussi au refuge.

Alors même qu'on m'enseignait que la violence à l'égard des femmes existe de manière indifférenciée dans toutes les couches sociales, économiques et culturelles, j'entendais aussi que la dangerosité du maghrébin était supérieure à celle de l'autochtone, c'était difficile à entendre à comprendre à accepter...

Inconsciemment ou pas, je fuyais ces femmes pour fuir les discours dominants, stigmatisants, discriminants. J'étais une jeune travailleuse convaincue par le féminisme, ce savoir nouveau me poussait à naître ailleurs. Agir sur mes représentations c'était finir de vivre quelque part. C'était me confronter au vide de l'éloignement, au vertige de l'assimilation. J'étais déchirée et partagée entre mes différentes identités.

Quant aux femmes hébergées, j'étais habitée par l'absurde et désespérante idée qu'elles n'avaient d'avenir que dans ce qu'elles quittaient.

Aïcha Aït Hmad, « Faire face à la violence familiale en milieu multiculturel »

Collectif contre les violences conjugales et l'exclusion (CVFE)

Il y avait dans l'histoire des femmes venues du Maroc, une dimension que je percevais sans pouvoir la nommer. Une chose infime et forte me liait à elles, me bouleversait et rendait notre rencontre impossible.

Je ne pouvais pas relier ma vulnérabilité au contexte, à la compréhension particulière que j'avais de leur souffrance de leur histoire, de leur fragilité.

Je me sentais impuissante face à elles, attirée et paralysée.

Je n'avais aucun désir d'utiliser ma spécificité culturelle, je n'avais aucune idée de ce que cela pouvait m'apporter ou leur apporter.

Pourtant ces femmes venaient à moi, elles me signifiaient l'importance pour elles de voir une marocaine travailler au refuge.

Je me suis pourtant longtemps réfugiée dans un rôle de traductrice épisodique.
Je voulais que nos histoires restent séparées, je ne pouvais les rejoindre sans me perdre.

Le concept de résonance m'était étranger, je n'en voulais pas.

Je peux aujourd'hui parler de mon mal être auprès des Maghrébines, ce que j'ai compris de ma propre histoire de femme et d'immigrée m'a permis de comprendre, de dépassionner mes sentiments, mes enthousiasmes, mes colères et de déjouer les pièges et les aliénations des discours qui voudraient qu'on n'appartienne qu'à un seul monde.

Je suis arrivée en Belgique à 2 ans et demi.

Je quittais ainsi une maison où j'avais vécu avec ma mère, ma tante, ma grand-mère et mes deux frères pour me retrouver à Bruxelles dans un appartement avec un père que je ne connaissais à peine.

J'ai été scolarisée en français, mais c'est en berbère que ma culture d'origine m'a été transmise.

L'immigration et la scolarisation ont creusé un gouffre immense entre moi et les femmes de ma famille, entre la représentation du monde qu'elles avaient et la mienne.

J'ai ainsi été arrachée à la réalité qui était mienne, déchirée par des conditions de vie meilleures.

Les « femmes venues d'ailleurs » et le refuge

Au refuge, la majorité des femmes venues d'ailleurs sont originaires d'Afrique du nord ou d'Afrique noire. Ces dernières années, leur nombre n'a cessé d'augmenter, pour atteindre 40 % de la population hébergée. De plus ces femmes restent en moyenne trois mois chez nous, c'est-à-dire deux fois plus de temps que les Européennes.

Collectif contre les violences conjugales et l'exclusion (CVFE)

Les Marocaines et leurs enfants représentent 30 % de la population. Toutes ces femmes ont émigré en Belgique pour rejoindre leur époux. Elles sont sur le territoire belge en moyenne depuis moins de cinq ans.

Le discours et l'analyse féministe sur la violence conjugale ne sont, en général, ni évidents, ni faciles à accepter. Pour une large majorité de femmes, ce discours sur la violence est nouveau, parfois dérangeant. Accepter ce discours et une intervention féministe, souvent loin des besoins identifiés par ces femmes, c'est questionner des valeurs, une vision du monde et risquer de perdre l'apparence d'un sens à ce qu'elles ont vécu. Une telle remise en question dans un moment de crise et en situation d'exil génère des conflits intérieurs importants.

Le mari est le prolongement de la relation à la famille, à la communauté, au pays.

Parfois les femmes disent qu'on leur propose de combattre la violence avec des armes qui ne sont pas les leurs, les armes d'un combat et d'une culture qu'elles méconnaissent. La culture européenne idéalisée, accueillante, libératrice, mais aussi culture dominante et ségrégationniste.

Lorsqu'elles arrivent au refuge, les primo arrivantes et leurs enfants sont dans une souffrance qui va au-delà de ce que les intervenantes rencontrent d'habitude. La désorganisation familiale est extrêmement puissante. Les femmes et leurs enfants arrivent au refuge brisés, terrifiés.

Souvent mes collègues se sentent impuissantes face à ces femmes. Ces femmes très conformes aux stéréotypes féminins, aux attentes familiales, masculines et culturelles cristallisent ce que contre quoi les féministes occidentales s'insurgent. Quelquefois, leur ambivalence, leur victimisation sont perçues comme des déterminismes, comme du fatalisme.

J'avais alors l'intime conviction que nous passions à côté d'elles sans voir la puissance de leur souffrance, de leur vulnérabilité. Leurs différences culturelles voilaient nos regards. J'étais le témoin passif des dilemmes dans lesquels elles étaient plongées. Témoin des demi-vérités, des moitiés de solutions que nous leur propositions. Des non-sens de nos interventions et de l'impuissance dans laquelle chacun plongeait l'autre par manque de langage commun.

J'étais convaincue que nous devions déplacer le regard que nous posions sur elles pour les rejoindre dans leur histoire.

Je me réfugiais dans mon travail d'intervenante auprès des enfants mais, comme vous vous en doutez, il n'y pas de fuite possible, pas de désengagement possible auprès des enfants exposés aux violences conjugales.

Derrière la douleur, la négligence des mères vis-à-vis de leurs enfants et l'angoisse de chacun d'entre eux, il y avait le vécu de violence familiale. L'histoire de chaque enfant était intimement liée à celle de sa mère. Les enfants m'ont donc ramené à leur mère ou à moi-même !

Questions pour une nouvelle approche

J'ai eu la chance de partager mes questions, mes insatisfactions, avec la directrice du refuge, Marisa Giancane, qui m'a demandé de lui parler de ces femmes, de leur réalité. Elle a soutenu la nécessité de développer d'autres pratiques pour travailler avec les femmes venues d'ailleurs.

Penser une nouvelle pratique, c'est interroger un système, une organisation et soi-même. Quelles sont les questions que je me suis posées ?

- Comment ne pas crisper notre regard sur la différence culturelle pour justifier notre difficulté à travailler avec ces femmes ?
- Comment nous démarquer de l'image négative médiatisée, comment ne pas faire de ces femmes nos ennemies
- Comment faire la distinction entre notre juste indignation face aux violations de droit et notre volonté d'éduquer, de dresser des femmes trop différentes ?
- Comment agir sur les représentations que se font les femmes de leur rôle et de leur place sans mettre à l'écart, sans soumettre, sans culpabiliser une population extrêmement fragilisée ?
- Comment rejoindre toutes les femmes venues d'ailleurs dans ce qu'elles ont de spécifique sans entrer dans une lecture culturaliste de la violence faisant de l'arabité ou de l'islam un facteur majeur explicatif ?
- Quel est notre désir face aux femmes victimes de violence ?
- Notre intervention impose-t-elle des savoirs unifiés à des femmes que nous voyons comme identiques ?
- Ou accompagnons-nous vers une citoyenneté, une autonomie, une liberté d'expression et d'action des femmes dont l'origine sociale, économique, culturelle, ethnique, sexuelle et le parcours sont singuliers ?
- En définitive, quel féminisme voulons-nous ?
- Ou, pour le dire d'une façon plus générale : les valeurs que nous considérons comme universelles ne sont-elles pas purement ethnocentriques, occidentales ?
- Comment gérer les pluralismes ethniques et religieux, comment gérer les dérives du communautarisme dans un refuge fondé sur des valeurs féministes et laïques (neutralité, coexistence, séparation solidarité et entraide féminine) et qui mise sur le renforcement de la construction de l'identité individuelle (valeurs collectives démocratiques) ?

Un travail spécifique

Marisa et moi avons pris conscience que l'indignation face aux incompréhensions, aux conflits de valeurs ne servaient pas ces femmes déjà victimisées. Nous avons pris conscience que ces femmes étaient terriblement exposées aux jugements, que trop souvent notre intervention était pathologisante. Pour ces femmes plus que pour n'importe quelles autres, nous avons besoin de connaître les comportements qu'elles validaient à l'égard des hommes. Plus que n'importe quelles autres femmes, elles devaient nous montrer qu'elles étaient en mouvement contre l'incarcération, l'oppression, la tyrannie qu'impose la violence, la domination masculine.

La nécessité et l'urgence d'un travail spécifique sont nées de ce que nous percevions de plus en plus clairement. La négligence des mères vis-à-vis des enfants et leur impossibilité de

Collectif contre les violences conjugales et l'exclusion (CVFE)

répondre aux besoins de ceux-ci étaient le résultat d'une accumulation de situations de stress, de l'intensité de la perturbation et de l'insécurité. Pour rejoindre ces femmes, il fallait articuler les traumatismes de la violence conjugale, de l'exil et des conditions de vie qu'elles avaient connues.

Dans la mesure où nous étions toutes deux issues de l'immigration, il nous était facile, à Marisa et à moi, de partir de l'histoire de l'exil, celui de nos parents, celui de nos mères. C'est sans doute cette expérience commune qui nous a permis de travailler avec les femmes venues d'ailleurs.

Nous avons commencé par réunir sept femmes hébergées au refuge, une Turque et les autres Marocaines, autour d'outils, prétextes à la rencontre : films, informations sur le nouveau code de la famille, reportages tournés dans des institutions pour mères célibataires à Casablanca, questions de la virginité, du mariage... Ces outils étaient choisis à l'intérieur du champ culturel marocain.

Mon objectif était de reproduire un contexte social et culturel permettant à ces femmes de reconnaître les institutions qui les ont socialement façonnées et d'avoir des échanges à leur sujet.

A travers ces réunions, j'ai pu mesurer l'intégration du discours dominant, la capacité des femmes à faire des liens entre les rites, les institutions, et leur histoire, mais aussi leur habileté à jouer, à transgresser les règles du jeu social et à créer des savoirs de substitutions.

Après ces réunions, les femmes ont pu parler de la virginité, non plus comme d'un état de grâce, mais comme d'un enfermement, d'une instrumentalisation du corps qui témoignait de la solitude et de la violence d'une sexualité à sens unique.

Nous avons ensuite rencontré les femmes en entretien individuel.

Pour Marisa, c'était le moment de franchir les clôtures exclusives qui semblaient exister entre les Occidentales, les femmes du Maghreb et les intervenantes.

Nous avons tenu nos rencontres sur rendez-vous et à l'extérieur de l'espace clos privé qu'est le refuge pour que les femmes puissent investir l'espace public, pour que l'expression soit accompagnée d'une liberté d'action, celle de venir ou pas à l'entretien.

Nous avons commencé par refaire avec ces femmes le voyage de là-bas à ici. Pour nous, il était évident qu'il fallait connaître et reconnaître celles qu'elles avaient été avant d'arriver en Belgique, avant de vivre la violence conjugale.

Nous voulions avec elles dépasser l'instantané, l'immobilité, l'uniformité, les sens unique de l'être et du savoir.

Sur la violence qu'elles avaient vécue, nous voulions entendre un point de vue autre que le nôtre.

Mon travail avec ces femmes

Aïcha Aït Hmad, « Faire face à la violence familiale en milieu multiculturel »

Collectif contre les violences conjugales et l'exclusion (CVFE)

Ma part de travail : en quoi suis-je une passerelle, qu'avons-nous partagé ?

Mon rôle est de normaliser le vécu, de connoter positivement les loyautés, les sacrifices, sans décharger les adultes qu'elles sont de la responsabilité qu'elles ont vis-à-vis de leurs enfants.

Mon travail est un travail d'alliance, de complexification du fait culturel, un travail de tissage et de réinterprétation.

Dans un premier temps, ma présence permet l'expression d'une singularité que je connais, qui nous est commune.

Je cherche à renforcer l'identité culturelle, je la rends d'abord indiscutable pour ensuite légitimer la transgression des règles, des pratiques, pour permettre l'action à l'intérieur du jeu culturel. Distinguer les pratiques des règles, les règles des lois... Prendre conscience des lois que l'on se prescrit, des assignations auxquelles on se conforme et des intérêts qu'on a à obéir ou désobéir à ces devoir-être.

Jeux de mise à distance, prise de recul avec ce qu'on affirme comme étant la seule réalité connue et possible.

Cesser d'être ce qu'on connaît pour se connaître. Questionner les liens pour comprendre le sens des relations, des attachements que nous avons avec les nôtres. De ce questionnement naît un vide angoissant, mais ce vide permet une connaissance de soi suffisante, autorisant la transgression des frontières arbitraires. Le vide permet la tentation, la liberté.

Sans doute nos entretiens avec ces femmes, entretiens que nous avons organisés comme des conversations, des dialogues, étaient-ils pour nous le premier élément de justice, la première et indispensable prise de distance avec la violence, avec les inégalités, avec l'isolement, l'instrumentalisation et l'oppression.

La conversation à trois a été pour nous le moyen de convertir la vision, la réalité sociale des femmes, le moyen de leur rendre du pouvoir sur leur existence.

Marisa était le second élément d'intégration dans la société belge. Elle représentait l'Occident et ses valeurs universalistes. Elle questionnait l'ordre établi par l'expression de son incompréhension, de ses étonnements.

La rencontre et la confrontation sont rendues possible par le partage et l'articulation d'éléments de nos existences de nos similitudes et de nos singularités.

Marisa amenait ce qui est constant, uniforme et invariable entre les femmes victimes de violences conjugales, quelle que soit leur origine culturelle. Ainsi, la violence qu'elles avaient vécue évoquait, par ressemblance ou continuité, celle d'autres femmes d'autres origines.

Le contenu de nos rencontres

Qu'avons-nous appris ? Qu'avons-nous partagé ?

Aïcha Aït Hmad, « Faire face à la violence familiale en milieu multiculturel »

Collectif contre les violences conjugales et l'exclusion (CVFE)

Le mariage a été un point de départ dans le récit de beaucoup de femmes. Avec la virginité, c'est une des institutions que nous avons le plus interrogée.

L'acte social marocain le plus puissant, le plus magique est le mariage. C'est un fondement de la structure sociale et de l'identité individuelle.

Le mariage est un acte légal qui va séparer le groupe des filles de celui des épouses. Il autorise le passage d'une sphère vers une nouvelle sphère où elles auront une nouvelle légitimité. Le mariage, si prometteur de liberté, consacre les différences, les séparations.

Lorsque la femme se marie, elle est investie d'une mission, elle est la gardienne de l'honneur de la dignité des siens.

Les femmes sont ainsi enfermées dans un destin unique, encouragées par leur famille à être à la hauteur de ce destin.

Le mariage avec un homme habitant l'étranger est prestigieux. Investie d'un mandat familial, l'exilée va mettre beaucoup plus d'énergie dans le maintien de la cohésion sociale, sinon son exil se transforme en trahison.

Les barrages culturels, linguistiques, l'isolement, la vulnérabilité et l'insécurité que produit l'exil fournissent un principe de cohésion familiale négatif.

La faible politisation des femmes, l'absence de patrimoine économique, matériel et culturel sont remplacées par un patrimoine symbolique : l'honneur dont les femmes sont garantes.

La solitude, l'isolement et la violence conjugale conduisent les femmes vers un traditionalisme de défense.

Ce que ces femmes ont dénoncé, c'est le non sens de la violence conjugale qu'elles vivaient. Ce dont elles ont souffert, c'est de l'absence de repères, de l'absence de relation et de l'intention destructrice de leur conjoint.

Ce qu'elles ont condamné, c'est l'isolement et le chaos qui les enfermaient sans cesse dans une pensée stratégique, envahie par l'autre, afin de maintenir une certaine sécurité pour elle et leurs enfants. Une sécurité négative, renforcée par l'impossibilité absolue d'une prise de recul, de partage, d'analyse et d'action pour mettre fin à cette situation de violence.

Pour conclure

La puissance et la prégnance des valeurs traditionnelles et patriarcales dans le récit des femmes sont à mettre en lien avec l'histoire d'un pays, d'une nation, son droit, ses institutions. À mettre en lien avec l'histoire des hommes et des femmes dans une société donnée. Ce sont ces éléments qui définissent les pratiques, les rôles et les fonctions des individus dans une société.

L'immigration et la culture marocaine fournissent une image, une explication à l'ébranlement psychologique, à la souffrance des femmes et des enfants que nous hébergeons. Elles nous

Collectif contre les violences conjugales et l'exclusion (CVFE)

offrent la possibilité de voir la complexité d'une problématique et son emprise lorsqu'elle s'enracine dans la « culture » et l'exil.

Si l'enveloppe culturelle exhibe parfois de manière caricaturale les racines du sexisme et de sa violence, elle ne doit pas nous détourner des formes et des conséquences du sexisme dans notre société occidentale.

Ce travail est parti des questions et difficultés qui entourent l'accompagnement des femmes « venues d'ailleurs » dans un refuge pour femmes battues.

En déplaçant mon regard de l'identité sexuelle, vers l'identité culturelle, mon désir n'est pas d'enfermer ces femmes et leurs enfants dans la culture, mais au contraire je voudrais que chacun puisse dépasser cette dimension ethnique.

La multiplicité des récits que j'ai entendus au refuge et leur similitude témoignent de l'existence d'un phénomène social commun.

Les histoires des femmes sont les réceptacles d'un passé mémorisé où les expériences collectives transcendent l'expérience individuelle.

Cela peut paraître paradoxal de prendre tant de temps pour décrire et comprendre une réalité qui devrait être dépassée.

Sans doute, ce que j'ai voulu comprendre, ce sont les obstacles à la liberté, à la rencontre et les nombreuses histoires que nous avons tous incorporées sur la violence et les femmes venues d'ailleurs.

Mon désir est d'accompagner les femmes dans l'élaboration d'histoires qui vont les sortir du dilemme : la mort physique ou la mort sociale ? C'est-à-dire : « Si je reste avec lui, je meurs, mais si je le quitte, je quitte bien plus que lui ».

Mon désir est de trouver dans les récits de ces femmes, leurs capacités à renouer le fil de leur propre souffrance. De comprendre au travers des événements extérieurs et des modèles intériorisés comment leur personnalité s'est forgée et de trouver en elles comment elles vont pouvoir sortir de cette histoire et entrer en empathie avec leurs enfants.

Mon travail est de parcourir et de transformer des images familières, de les interpréter et de faire jaillir des sens nouveaux qui naissent au fil de la relation qui se tisse entre nous.

Transformer l'histoire pour ne plus reproduire, mais produire et créer à l'intérieur de son existence.

Mon travail auprès de ces femmes, de ces mères, est de mettre en place des liaisons entre des événements séparés dans le temps, d'organiser un dialogue entre des choix légitimes, mais contradictoires.

L'entretien à trois voix est un jaillissement public et l'imaginaire qui s'y étale est toujours un imaginaire à plusieurs. Un imaginaire de la volonté.